



**HAL**  
open science

# Fiction de la correspondance amicale dans les Letters Written in France in the Summer 1790 to a Friend in England de Helen Maria Williams

Véronique Léonard-Roques

► **To cite this version:**

Véronique Léonard-Roques. Fiction de la correspondance amicale dans les Letters Written in France in the Summer 1790 to a Friend in England de Helen Maria Williams. 2022. hal-04349407

**HAL Id: hal-04349407**

**<https://hal.univ-brest.fr/hal-04349407v1>**

Preprint submitted on 17 Dec 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Fiction de la correspondance amicale dans les *Letters Written in France in the Summer 1790 to a Friend in England* de Helen Maria Williams

Véronique Léonard-Roques

Université de Bretagne Occidentale (Brest)

En novembre 1790 paraît à Londres un ouvrage intitulé *Letters Written in France in the Summer 1790 to a Friend in England*. Composé de 26 lettres, il porte sur le voyage en France effectué par Helen Maria Williams entre juillet et septembre de la même année. L'autrice, âgée de 28 ans, n'est pas une inconnue pour le lectorat anglais<sup>1</sup>. Issue d'une famille bourgeoise, elle fréquente à Londres un milieu non-conformiste (*dissenter* et *whig*) engagé dans la défense de causes sociales et politiques et y tient un salon fréquenté par nombre d'intellectuels et de personnalités. Elle s'est notamment fait connaître par la publication de poèmes contre l'exploitation coloniale et contre l'esclavage<sup>2</sup> (« Peru », 1784 ; « A Poem on the Bill lately Passed for Regulating the Slave Trade », 1788). On lui doit aussi *Julia* (1790), roman insérant des morceaux poétiques parmi lesquels une pièce consacrée à la chute de la Bastille. L'œuvre sur laquelle porte notre étude inaugure la première de deux séries de lettres comportant chacune 4 volumes qui paraîtront jusqu'en 1796. Son enthousiasme pour les principes de la Révolution française et sa francophilie<sup>3</sup> conduiront Williams à s'installer en France à partir de l'été 1792. Témoin oculaire de premier plan des événements révolutionnaires, proche des Girondins, l'écrivaine qui tiendra à Paris, avant la Terreur, un salon cosmopolite n'a cessé d'écrire en anglais à destination de ses compatriotes pour les gagner à la cause républicaine qu'elle soutient. Son œuvre

---

<sup>1</sup> Née en 1761 à Londres, elle est naturalisée Française en 1817 et meurt à Paris en 1827.

<sup>2</sup> Comme plusieurs femmes de lettres de la période 1780-1790 (Olympe de Gouges, Hannah More ou Germaine de Staël, par exemple), Williams est abolitionniste.

<sup>3</sup> Son apprentissage de la langue française lui a fait rencontrer Monique Coquerel (épouse du Fossé), exilée en Angleterre tandis que son mari est emprisonné dans une prison normande sur ordre de son père, et qui, à la faveur du changement de régime politique, l'invitera en France en 1790, puis en 1791 (ce dont témoignent les deux premiers volumes de la première série des *Letters*). Si H. M. Williams a écrit l'écrasante majorité de son œuvre en anglais, on lui doit des *Souvenirs de la Révolution française* (1827) probablement traduits en français par Charles Coquerel. Elle est néanmoins la traductrice de *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre (1795).

est importante pour la circulation des idées entre France et Angleterre, de la Révolution à la Restauration.

Dans un premier temps, la Révolution française a pu être favorablement accueillie par un certain nombre de Britanniques qui considéraient que les Français adoptaient les principes de liberté politique et religieuse promulgués par la Glorieuse Révolution de 1688<sup>4</sup>. Mais, lorsqu'elle revient à Londres après les deux mois qu'elle a passés à Paris et en Normandie, Helen Maria Williams est frappée par les rumeurs répandues au sujet de massacres qui seraient commis en France (et ce avant même la parution du pamphlet anti-révolutionnaire d'Edmund Burke<sup>5</sup>). La publication des *Letters Written in France in the Summer 1790* entend corriger ces représentations erronées à travers un témoignage de première main. L'autrice choisit la forme très populaire de la lettre qui a envahi tous les genres littéraires au XVIII<sup>e</sup> siècle, et plus précisément celle de la lettre de voyage<sup>6</sup> adoptée par nombre d'écrivaines dans leurs écrits viatiques dans le sillage de Lady Mary Wortley Montagu<sup>7</sup>. L'œuvre se présente très précisément comme un échange épistolaire amical entretenu par la voyageuse avec une allocutaire anglaise. Si le titre ménage une certaine interrogation sur le sexe de l'interlocuteur, des indices disséminés au fil du texte laissent entendre la dimension homosexuée de cette correspondance<sup>8</sup>.

---

<sup>4</sup> Telle est en particulier la position défendue par Richard Price dans un discours intitulé *A Discourse of the Love of Our Country* (4 novembre 1789) qui devait inaugurer la très vive controverse sur la Révolution française qui agita l'Angleterre et l'Europe (*The Revolution Debate*). Le cercle littéraire et politique dans lequel Williams évoluait à Londres l'a conduite à rencontrer Price.

<sup>5</sup> Paru en novembre 1790, *Reflections on the Revolution in France and on the Proceedings in Certain Societies in London Relative to that Event in a Letter Intended to Have Been Sent to a Gentleman in Paris* est le titre du pamphlet anti-révolutionnaire d'Edmund Burke qui attaque notamment les positions de Richard Price.

<sup>6</sup> Selon Pierre-Jean Dufief, la lettre de voyage peut être considérée comme un « sous-genre » à la croisée de l'écriture épistolaire et du récit viatique ». Voir « Préface », in Isabelle Keller-Privat et Karin Schwerdtner (dir.), *La lettre trace du voyage à l'époque moderne et contemporaine*, Paris, Presses Universitaires de Paris-Nanterre, 2019, p. 15. L'ouvrage de Williams peut même relever de ces « lettres de Paris » écrites pendant la période révolutionnaire qui constituent un genre épistolaire nouveau témoignant des réalités du temps et d'une actualité en mouvement. Voir Marie-Claire Hoock-Demarle, *L'Europe des lettres. Réseaux épistolaires et construction de l'espace européen*, Paris, Albin Michel, 2008, p. 67-90.

<sup>7</sup> Voir Amy Culley, *British Women's Life Writing, 1760-1840, Friendship, Community, and Collaboration*, London, Palgrave Macmillan, 2014, p. 150. Les *Embassy Letters* de Lady Mary Wortley Montagu furent publiées à titre posthume en 1763.

<sup>8</sup> La seule traduction française est celle de M. de Montagné parue en 1791 chez Garnéry : *Lettres écrites de France à une amie en Angleterre pendant l'année 1790*. Elle est, à bien des égards, infidèle au texte original. Nous nous y référons néanmoins en en soulignant au besoin les écarts et les erreurs.

La critique anglo-saxonne<sup>9</sup> qui s'intéresse depuis plusieurs années à Helen Maria Williams comme à d'autres écrivaines britanniques ayant voyagé ou séjourné en France (ou en Europe continentale) pendant l'époque révolutionnaire ne s'est toutefois pas penchée sur la question de l'épistolarité amicale affichée dès le titre dans ce premier opus des *Letters* de Williams<sup>10</sup>. Or, ce cadre est une fiction<sup>11</sup> dont nous nous proposons de dégager les enjeux, le destinataire réel (le public anglais) étant traité en allocataire-ami dans un dispositif qui vise à faire naître en lui des dispositions favorables – amicales – à l'égard des bouleversements qui se produisent en France. Nous examinerons d'abord les procédés rhétoriques par lesquels une scénographie de l'échange épistolaire à caractère affectif informe l'espace discursif. Puis, adoptant une perspective imagologique, nous étudierons la portée politique de ce dispositif.

### **I-La mise en scène d'une correspondance amicale : une stratégie à visée pragmatique**

Les *Letters Written in France* emprunte le moule et les usages des lettres familières du XVIIIe siècle<sup>12</sup>. Le seuil qu'est le titre, emplacement péri-textuel dont on sait l'enjeu en termes de pragmatique, indique d'emblée « la nature du lien socio-affectif qui unit le scripteur à son destinataire<sup>13</sup> ». Très vite, la première lettre dessine la scénographie de l'échange et en précise le contexte et les termes : « I arrived in Paris, by a very rapid journey, the day before the federation [...] I shall send you once

---

<sup>9</sup> Voir, par exemple, Adriana Craciun, *British Women and the French Revolution : Citizens of the World*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2005.

<sup>10</sup> Entre 1790 et 1796, Williams a publié 2 séries de lettres comprenant 4 volumes chacune qui couvrent les événements révolutionnaires du 14 juillet 1790 (fête de la Fédération) jusqu'à l'établissement du Directoire (3 novembre 1795). Les volumes 3 et 4 de la première série parurent d'abord de manière anonyme. Une édition moderne les reproduit : Janet M. Todd (ed.), *Letters from France by Helen Maria Williams*, Delmar, New York, Scholars' Facsimiles and Reprints, 1975.

<sup>11</sup> Voir Yi-Cheng Weng, « An 'Englishwoman's Private Theatrical' : Helen Maria Williams and the New Female Citizen », *EURAMERICA*, vol. 49, n° 3, September 2019, p. 346.

<sup>12</sup> Mary A. Favret, *Romantic Correspondence: Women, Politics and the Fiction of Letters*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993, p. 60.

<sup>13</sup> Catherine Kerbrat-Orrechioni, « L'interaction épistolaire », in Jürgen Siess (dir.), *La Lettre entre réel et fiction*, Paris, SEDES, 1998, p. 25.

a week the details I promised when we parted [...]»<sup>14</sup> ». L'enjeu relationnel affiché est celui de la correspondance entre proches qui passe par l'établissement d'un pacte caractérisé par la promesse de l'assiduité épistolaire (« once a week »). Il s'agit bien de la mise en scène d'une correspondance (et non d'une lettre qui serait alors un écrit isolé), comme en témoigne la séquence d'ouverture de la lettre IX – « Yesterday I received your letter in which [...]»<sup>15</sup> – qui mime « la clause minimale essentielle<sup>16</sup> » du contrat des amitiés épistolaires : la réponse, la réactivité, en d'autres termes la réciprocité. Outre la présence de tours d'écriture, le passage feint donc ici une reprise diaphonique<sup>17</sup> de développements antérieurs pour inscrire la forme du dialogue dans la communication à distance qu'est la correspondance. Ce procédé revient régulièrement dans l'œuvre, rappelant le cadre épistolaire (« in my correspondence with you<sup>18</sup> ») et feignant l'échange récurrent (« I am glad you think that [...]»<sup>19</sup>), tout particulièrement dans les emplacements ritualisés que sont les séquences d'ouverture et de clôture saturées d'indices d'énonciation, manifestant le recours aux fonctions expressive et conative du langage.

Si le cadre épistolaire soigneusement construit par Williams est celui d'un échange reposant sur des principes inhérents aux relations d'amitié (la confiance, la sincérité, l'authenticité, la fidélité...), on ne relève dans l'œuvre aucune des marques que de tels rapports de proximité (affective ou intime) permettraient : nulle trace du « vagabondage capricieux des lettres privées<sup>20</sup> » ou de bavardage épistolaire (anecdotes intimes ou éléments dépourvus de dimension informative, d'ordre strictement phatique). Jamais, dans cette correspondance feinte, Williams ne cherche à

<sup>14</sup> Helen Maria Williams, *Letters Written in France, in the Summer 1790, to a Friend in England Containing Various Anecdotes Relative to the French Revolution and Memoirs of Mons. and Madame du F\*\*\**, edited by Neil Fraistat and Susan S. Lanser, Broadview Literary Texts, 2001, second edition 2002, p. 63 ; « Après un voyage très rapide, je suis arrivée à Paris à la veille de la fédération [...] Je vous enverrai une fois par semaine les détails que je vous ai promis à mon départ », Helen Maria Williams, *Lettres écrites de France à une amie en Angleterre pendant l'année 1790 contenant l'histoire des malheurs de M. du F.*, traduit de l'anglais par M..., Paris, Garnéry Libraire, 1791, p. 1-2.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 91 ; « J'ai reçu hier votre lettre [...] », *ibid.*, p. 71.

<sup>16</sup> Geneviève Haroche-Bouzinac, *L'Épistolaire*, Paris, Hachette, 1995, coll. « Contours littéraires », p. 84.

<sup>17</sup> C. Kerbrat explique que « la diaphonie [...] consiste à 'reprendre et réinterpréter dans son propre discours la parole du destinataire, pour mieux enchaîner sur celle-ci' », C. Kerbrat-Orrechioni, « L'interaction épistolaire », article cité, p. 29.

<sup>18</sup> H. M. Williams, *Letters Written in France in the Summer 1790...*, *op. cit.*, p. 104 ; « dans ma correspondance avec vous », *Lettres écrites de France dans l'été de 1790...*, *op. cit.*, p. 96.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 140 ; « J'apprends avec plaisir que vous convenez avec moi [...] », *ibid.*, p. 178.

<sup>20</sup> C. Kerbrat-Orrechioni, « L'interaction épistolaire », article cité, p. 34.

mimer une généalogie amicale, l'entretien du souvenir, l'intérêt personnel ou l'affection pour l'autre. C'est d'autant plus frappant que les marques d'une amitié chaleureuse, fervente même, sont mobilisées dans l'œuvre par le biais de l'insertion d'un récit emboîté qui fait l'objet des lettres XVI à XXII dont la présence n'est toutefois pas une surprise pour le lecteur puisque le sous-titre y renvoie (« [...] *Containing Various Anecdotes Relative to the French Revolution and Memoirs of Mons. and Madame du F\*\*\**»). En effet, dans ce qui constitue une partie non négligeable des *Letters* au regard de leur composition d'ensemble, les manifestations d'un sentiment amical authentique sont nombreuses. Elles peuvent prendre la forme de l'adresse directe (« Oh my dear, my ever beloved friends !<sup>21</sup> »), du rappel du partage du malheur passé (« when I recollect not only that these were real sufferings, but that they were sustained by *you* ! my mind is overwhelmed with its own sensations<sup>22</sup> ») comme du bonheur présent<sup>23</sup> et conduire à définir l'amitié comme « a sentiment of pure disinterested attachment<sup>24</sup> » donnant lieu à des actes concrets comme le soutien matériel et affectif.

M. et Mme du F\*\*\* sont des personnages qui renvoient à un couple de Français à l'existence attestée (les du Fossé) ; ils acquièrent aux yeux du lecteur une épaisseur physique, généalogique, sociale, morale et les circonstances de leur rencontre avec la narratrice sont mentionnées à la lettre XXII (Monique Coquerel, épouse du Fossé, a donné des leçons de français à Williams en 1786 à Londres<sup>25</sup>). En revanche, la représentation de l'allocutaire demeure vague, cette instance étant anonyme et discrètement sexuée. L'expression de sa caractérisation de genre s'inscrit

<sup>21</sup> H. M. Williams, *Letters Written in France in the Summer 1790...*, *op. cit.*, p. 119 ; « Ô mes bons, mes chers amis ! », *Lettres écrites de France dans l'été de 1790...*, *op. cit.*, p. 129.

<sup>22</sup> *Ibid.* ; « quand je me rappelle que ces souffrances ont non seulement été que trop réelles, mais que c'est vous qui les avez essayées, des sensations les plus cruelles oppressent mon cœur, il en est accablé », *ibid.*

<sup>23</sup> « A more joyous scene, or a set of happier countenances, my eyes never beheld. When I recollected the former situation of my friends, the spectacle before me seemed an enchanting vision : I could not forbear, the whole evening, comparing the past with the present, and, while I meant to be exceedingly merry, I felt that tears [...] were grushing from my eyes – but they were tears of luxury », *ibid.*, p. 144 ; « Je n'ai jamais vu de spectacle plus joyeux, ni un nombre de figures plus heureuses ! En me rappelant la triste situation de mes amis pendant leur séjour à Londres, ce que je voyais ne m'a paru qu'un songe ; je n'ai pu m'empêcher pendant toute la soirée de rapprocher le passé du présent, et malgré ma disposition plus gaie qu'à l'ordinaire, je sentais que des larmes [...] coulaient abondamment de mes yeux ; mais c'étaient des larmes vraiment voluptueuses », *ibid.*, p. 187.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 117 ; « attachement pur et désintéressé », *ibid.*, p. 124.

<sup>25</sup> Voir H. M. Williams, *Souvenirs de la Révolution française*, traduits de l'anglais, Paris, Dondey-Dupré, 1827, p. 6-7 et Deborah Kennedy, *H. M. Williams and the Age of Revolution*, Lewisburg, Bucknell University Press, 2002, p. 22-23.

généralement au détour de tournures englobantes désignant le sexe féminin (« our feeble sex<sup>26</sup> »). Un autre marqueur de genre peut être relevé lorsque l'épistolière indique que son allocataire connaît bien l'œuvre de Stéphanie-Félicité de Genlis<sup>27</sup>. Car les écrits pédagogiques de cette dernière, traduits en anglais et diffusés notamment dans le *Lady's Magazine*<sup>28</sup>, connaissent un grand succès outre Manche dans les années 1780-1790. Mais Williams ne cherche pas, par des effets de réel, à donner quelque profondeur au personnage de l'amie-allocataire. Si l'énonciation pose discrètement le cadre topique) d'une épistolarité genrée à travers une correspondance de femmes, elle ne laisse en revanche aucun doute sur la nationalité britannique du destinataire qui est indiquée dès le titre (« a Friend in England »). Seule cette précision compte car la nationalité est tant celle du destinataire réel de l'œuvre que de l'autrice. Afin que le lectorat-cible puisse se reconnaître et se projeter dans l'allocataire, peut-être importe-t-il que cette instance soit la moins particularisée possible. En effet, ce qui compte est la disposition – une réaction amicale – à susciter au sujet de la matière traitée dans un dispositif rhétorique qui suppose un mode relationnel fondé sur une complicité, le partage de valeurs ou de vues communes. Car c'est bien à la conversion de ses compatriotes en amis de la Révolution française que vise le modèle de la correspondance amicale chez Williams, elle-même favorable aux événements décrits dont elle se pose en témoin privilégié. La fiction de l'amitié épistolaire obéit à une logique persuasive et séductrice dont l'enjeu axiologique est fondé sur des valeurs symboliques et des principes : le Bien et la Liberté.

À visée largement épictétique, le dispositif permet de développer un type bien particulier de discours : celui d'une écriture qui serait naturelle (donc empreinte de vérité) et sensible, conformément à la forme retenue (celle de la lettre, et plus

---

<sup>26</sup> H. M. Williams, *Letters Written in France in the Summer 1790...*, *op. cit.*, p. 75; « notre faible sexe », *Lettres écrites de France dans l'été de 1790...*, *op. cit.*, p. 29.

<sup>27</sup> « You, who are a reader of Madame Brulart's works », *ibid.*, p. 141 ; « Vous saurez sans doute, vous qui admirez tant les ouvrages de Mme Brulart [...] », *ibid.*, p. 180. L'intensif est introduit par le traducteur.

<sup>28</sup> Voir Gilian Dow, « “The best system of education ever published in France”: Adélaïde et Théodore en Angleterre », in François Bessire et Martine Reid, *Madame de Genlis. Littérature et éducation*, Publications des Universités de Rouen et du Havre, 2008, p. 41-49. Mary Wollstonecraft, Clara Reeve, Frances Burney ou Anna Seward se sont intéressées aux œuvres de Genlis. Sur les liens que cette écrivaine entretenait avec le Royaume-Uni, voir V. Léonard-Roques, « Stéphanie-Félicité de Genlis », *The Digital Encyclopedia of British Sociability in the Long Eighteenth Century* [online], ISSN 2803-2845, Accessed on 05/31/2023, URL: <https://www.digitens.org/en/notices/stephanie-felicite-de-genlis.html>

précisément d'une lettre de femme dans un contexte familial). La fiction de la spontanéité propre à la poétique épistolaire peut par exemple être relevée dans ce passage où la voyageuse est supposée écrire sur le vif : « I was interrupted by a visitor, who related a little incident, which has interested me so much, that I can write of nothing else at present and you shall therefore have it warm from my heart<sup>29</sup> ». Cette séquence présente aussi l'intérêt de mettre l'accent sur la dimension affective du propos – la lettre, et plus précisément la lettre amicale, se faisant communication du cœur. Or, si la sensibilité est devenue une valeur fondamentale au XVIII<sup>e</sup> siècle en ce qu'elle serait une preuve de vertu, on considère toujours à l'aune des normes dominantes de genre qu'elle est plus développée chez les femmes, lesquelles seraient plus enclines par nature que les hommes à ressentir qu'à raisonner<sup>30</sup>. Le dispositif de la correspondance amicale ici choisi permet une inscription constante du langage de la sensibilité et des émotions au nom du principe communicatif prêté à ces dernières. Ce que l'autrice cherche à provoquer chez son lectorat au sujet de la Révolution de France, c'est bien « that general sympathy which is caught from heart to heart with irresistible energy, fills every eye with tears, and throbs in every bosom<sup>31</sup> ». La description récurrente de scènes ou d'anecdotes touchantes se comprend dans ce sens, le pathétique étant « toujours adressé [...], toujours orienté vers un destinataire en fonction duquel il est conçu<sup>32</sup> ». Le dispositif dialogique permet donc de justifier une écriture affective de l'Histoire :

Yesterday I received your letter, in which you accuse me of describing with too much enthusiasm the public rejoicings in France [...] in answer to these accusations, I shall only observe, that it is very difficult, with common sensibility, to avoid sympathizing in general happiness. My love of the French revolution, is

<sup>29</sup> H. M. Williams, *Letters Written in France in the Summer 1790...*, *op. cit.*, p. 89; « Je viens d'être interrompue par un ami qui m'a raconté un trait si intéressant que je ne peux vous parler d'autre chose pour le moment ; je vous le rends tel qu'on vient de me le dire, et dans la première émotion dont je n'ai pu me défendre », *Lettres écrites de France dans l'été de 1790...*, *op. cit.*, p. 59.

<sup>30</sup> Voir à ce sujet Anne Coudreuse, *Le Goût des larmes au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, PUF, 1999, p. 226-233. Dans la pensée des Lumières, la femme serait « plus perméable au pathos », écrit en particulier l'autrice à la p. 227. « Le lien physiologique, fantasmatique ou idéologique qui unit au XVIII<sup>e</sup> siècle le pathos et la féminité ne signifie pas pour autant qu'il est synonyme de dévirilisation pour l'homme. Le pathos masculin tente d'échapper au modèle organique du pathos féminin : il s'agit chez l'homme du souffle de l'expression et de l'énergie de la passion dans la puissance du discours. Le pathos pourrait alors valoir pour une exaltation des qualités viriles dans l'homme », p. 232.

<sup>31</sup> H. M. Williams, *Letters Written in France in the Summer 1790...*, *op. cit.*, p. 90 ; « cette sympathie générale qui se communique avec une énergie irrésistible d'un cœur à l'autre, qui pénètre toutes les âmes, et qui remplit les yeux des larmes les plus délicieuses », *Lettres écrites de France dans l'été de 1790...*, *op. cit.*, p. 62.

<sup>32</sup> A. Coudreuse, *Le Goût des larmes au XVIII<sup>e</sup> siècle*, *op. cit.*, p. 298.

the natural result of this sympathy, and therefore my political creed is entirely an affair of the heart<sup>33</sup>.

Williams encourt le reproche, comme elle le sait et le fait dire au double qu'elle se forge dans l'écriture épistolaire, d'être une mauvaise Anglaise, coupable d'anti-patriotisme. Sous couvert de la garantie de sincérité qu'elle induit, la fiction de la correspondance amicale sert à réfuter de telles accusations : « [you] prophesy that I shall return to my own country a fierce republican<sup>34</sup> ». Car, ce qui se joue dans l'espace discursif par ce montage rhétorique, c'est un travail sur les images et les représentations culturelles et nationales dont une approche imagologique peut aider à mesurer les enjeux politiques.

## **II- Williams, une intermédiaire culturelle entre Angleterre et France, ou la portée politique du dispositif de l'amitié épistolaire**

À bien des égards, le double fictionnel de Williams qu'est l'épistolière-voyageuse des *Letters* reflète la position de sa créatrice en ce qu'il approche la culture regardée (la France de 1790) en appartenant lui-même à la culture regardante à laquelle l'œuvre est destinée (l'Angleterre). Mais la situation d'énonciation, qui implique décentrement et déterritorialisation, allie constamment distance et proximité, identité et altérité, points de vue externe et interne. Par son instabilité, une telle posture permet un mouvement réflexif propre à exploiter la situation d'intermédiaire culturelle, de passeuse entre Angleterre et France qui est celle de la narratrice. Se demandant « comment une relation s'invente dans et par le discours de la lettre à enjeu

---

<sup>33</sup> H. M. Williams, *Letters Written in France in the Summer 1790...*, *op. cit.*, p. 91 ; « J'ai reçu hier votre lettre, par laquelle vous m'accusez d'avoir mis trop d'enthousiasme dans les tableaux que j'ai faits des fêtes et des réjouissances que l'on fait en France [...] Pour toute réponse à ces reproches, je vous observerai qu'il est très difficile (pour peu que l'on soit douée de la moindre sensibilité) de ne pas partager la félicité générale. C'est de cette sympathie que vient mon amour de la révolution française. Ma profession de foi politique est une affaire purement de cœur », *Lettres écrites de France dans l'été de 1790...*, *op. cit.*, p. 71.

<sup>34</sup> *Ibid.* ; « vous poussez même votre censure jusqu'à me dire que je serai [sic] devenue une fière républicaine à mon retour dans mon pays », *ibid.*

relationnel<sup>35</sup> », Jürgen Siess a insisté sur la fabrique des images de chacun des interactants au sein des correspondances : « le jeu de reflet entre présentation de soi et image de l'autre est un élément constitutif de l'interaction épistolaire (lettre amoureuse, amicale ou familiale) ». Nous verrons ici en quoi le dispositif fictionnel forgé par Williams intègre et oriente des représentations culturelles et interculturelles pour élaborer le portrait qu'elle veut donner d'elle-même<sup>36</sup> et servir les causes qu'elle défend.

La fiction d'un dialogue à distance (comme dans les lettres VIII ou IX) permet à l'épistolière de protester avec véhémence de son patriotisme afin de ménager une bonne réception de ses lettres (« and *you* are not one of those who will suspect that I am not all the while a good Englishwoman<sup>37</sup> »). Williams entend-elle préparer son retour en Angleterre en déjouant les critiques qui jugeraient trop favorable aux idées républicaines sa description des événements qui bouleversent la France ? Prenons quelques exemples des représentations nationales et culturelles qu'elle développe. Dans un récit de voyage, il est fréquent que l'auteur use de références communes afin de rendre « intelligible l'altérité<sup>38</sup> ». Ainsi se comprennent les comparaisons à Westminster Abbey, Westminster Hall ou Kensington Gardens lorsque l'épistolière décrit le Te Deum entendu à Notre Dame<sup>39</sup>, les séances de l'Assemblée nationale ou les promenades aux Tuileries. Ces comparants créent une connivence nationale, mais aussi socio-culturelle qui éclaire sur le type de lectorat visé (comme en témoigne

---

<sup>35</sup> Jürgen Siess, « La place de l'autre et l'image de soi dans les lettres de Marie-Jeanne Riccoboni », in Brigitte Diaz et Jürgen Siess (dir.), *L'Épistolaire au féminin. Correspondances de femmes (XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, Caen, Presses universitaires de Caen, 2006, p. 15.

<sup>36</sup> Cet autoportrait, qui se réclame d'une perception personnelle de la Révolution, fuit tout épanchement intime. L'épistolière se représente en témoin sensible et généreux selon Amy Culley (*British Women's Life Writing, 1760-1840...*, *op. cit.*, p. 61), ou en héroïne d'un roman sentimental selon Mary A. Favret (*Romantic Correspondence: Women, Politics and the Fiction of Letters*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993, p. 52).

<sup>37</sup> H. M. Williams, *Letters Written in France in the Summer 1790...*, *op. cit.*, p. 91 ; « et vous n'êtes certainement pas de celles qui me soupçonneront d'avoir renoncé à être bonne Anglaise », *Lettres écrites de France dans l'été de 1790...*, *op. cit.*, p. 64.

<sup>38</sup> Isabelle Baudino, « Préface », in Isabelle Baudino (dir.), *Les Voyageuses britanniques au XVIII<sup>e</sup> siècle. L'étape lyonnaise dans l'itinéraire du Grand Tour*, Paris, L'Harmattan, coll. « Des idées et des femmes », 2015, p. 24.

<sup>39</sup> « The night before the federation, by way of prelude to the solemnities of that memorable day, the Te Deum was performed at the church of Notre Dame, by a greater number of musicians that ever been assembled together, excepting at Westminster Abbey », H. M. Williams, *Letters Written in France in the Summer 1790...*, *op. cit.*, p. 63 ; « Le soir qui précéda la fédération, comme pour servir de prélude à cette grande fête, on chanta le Te Deum à l'église de Notre-Dame. Jamais peut-être autant de musiciens ne se sont trouvés réunis si ce n'est à l'abbaye de Westminster », *Lettres écrites de France dans l'été de 1790...*, *op. cit.*, p. 2.

l'évocation des pratiques sociales de la bonne société et des élites – représentations théâtrales, visites de musée<sup>40</sup>, séjour dans des villes d'eau). On est surtout frappé par le nombre de références au patrimoine littéraire britannique que contient l'ouvrage. Si le texte peut ponctuellement renvoyer à des auteurs français (et l'on reviendra sur certains d'entre eux), il est truffé de citations empruntées notamment à Sterne, à Alexander Pope et surtout à Shakespeare. Indépendamment du fait que ces pratiques intertextuelles sont un moyen d'afficher son érudition et d'affirmer une autorité d'écriture (ce qui peut faire particulièrement sens dans le cas des œuvres de femmes), le procédé vise peut-être à montrer que la voyageuse (et l'autrice avec elle), quoiqu'éloignée de France, quoique favorable à la cause républicaine, n'en proclame pas moins sa fidélité à une culture et des idéaux partagés.

Certains sujets semblent pouvoir intéresser les Britanniques, comme celui des confessions religieuses<sup>41</sup>. Certaines comparaisons sont sans aucun doute propres à flatter le nationalisme anglais – la supériorité du jeu de la tragédienne Sarah Siddons sur celui de Rose Vestris, la supériorité de Shakespeare sur Corneille<sup>42</sup> –, remarques qui ne laissent pas de témoigner de « généralisations, stéréotypes et clichés ser[vant] autant à apprivoiser la différence qu'à établir la ressemblance<sup>43</sup> » avec le destinataire. Il n'en reste pas moins que sa conception de la liberté conduit Williams à présenter à son lectorat-cible un tableau enthousiaste des bouleversements politiques français et à développer un vibrant plaidoyer en faveur des travaux en cours de la toute jeune Assemblée Nationale. Peut-être en cela prolonge-t-elle les positions développées par Richard Price dans son discours du 4 novembre 1789 qui devait inaugurer en Angleterre la controverse sur la Révolution française (*the Revolution Debate*) et conduire au pamphlet anti-révolutionnaire d'Edmund Burke.

---

<sup>40</sup> Grâce à Mme de Genlis, Williams a pu visiter les collections du Palais Royal.

<sup>41</sup> On pense, dans l'ouvrage, à un récit de seconde main qui rapporte que, le jour de la fête de la Fédération, catholiques et protestants d'une petite ville du sud-ouest ont chanté un Te Deum à l'unisson (*Letters Written in France in the Summer 1790...*, *op. cit.*, p. 90 ; *Lettres écrites de France dans l'été de 1790...*, *op. cit.*, p. 63). Dans un autre passage, Williams souligne que la pompe des cérémonies catholiques favorise l'émotion.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 145 ; *ibid.*, p. 189.

<sup>43</sup> I. Baudino, « Préface », article cité, p. 24.

Même si l'épistolière qualifie l'Angleterre de « land of freedom<sup>44</sup> », même si, évoquant « the noble lesson which England has taught<sup>45</sup> » par la France, elle veille à inscrire la fin de l'Ancien Régime dans le sillage de la Glorieuse Révolution, elle n'hésite pourtant pas à se montrer critique envers ses compatriotes. Elle émet l'hypothèse que certains d'entre eux (des marchands en particulier) redoutent de perdre le monopole des affaires ou que d'autres ne puissent admettre que les Français les dépassent en matière de liberté<sup>46</sup>. C'est pourquoi, faisant vibrer la fierté de ses compatriotes à se considérer en champion dans ce domaine, elle évoque les débats des députés français concernant l'abolition de la traite des noirs : « if our senators continue to doze over this affair as they have hitherto done, the French will have the glory of setting us an example, which it will then be our humble employment to follow. But I trust the period will never come, when England will submit to be taught by another nation the lesson of humanity<sup>47</sup> ». Dans la comparaison qu'elle fait entre les deux pays, Williams soutient que la liberté « appears in France adorned with the freshness of youth », alors qu'en Angleterre « she is seen in her matron state, and, like other ladies at that period, is beheld with sober veneration<sup>48</sup> ».

Dépassant toute appartenance nationale, c'est au nom de principes philosophiques universels qu'elle défend les bouleversements en cours sur le sol français. Dans sa description de la fête de la Fédération, la voyageuse en appelle de la sorte à l'amie-allocutaire :

You will not suspect that I was an indifferent witness of such a scene. Oh no! this was not a time in which the distinctions of country were remembered. It was the triumph of human kind; it was man asserting the noblest privileges of his nature;

---

<sup>44</sup> H. M. Williams, *Letters Written in France in the Summer 1790...*, *op. cit.*, p. 135 ; « pays de liberté », *Lettres écrites de France dans l'été de 1790...*, *op. cit.*, p. 167.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 92 ; « la sublime leçon reçue de l'Angleterre », *ibid.*, p. 73.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 90 ; *ibid.*, p. 73-74.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 84 ; « il pourrait bien arriver, si nos sénateurs laissent traîner encore en longueur cet objet intéressant que les Français aient la gloire de donner un pareil exemple, et que nous soyons réduits à le suivre. Mais non : je ne puis croire que l'Angleterre se laisse jamais donner des leçons d'humanité par une nation quelconque », *ibid.*, p. 51.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 93 ; « la liberté paraît en France ornée de toute la fraîcheur de la jeunesse. En Angleterre, on la voit dans son état de maturité ; c'est une matrone qu'on regarde avec une sobre vénération, comme d'autres dames arrivées à la même époque » *ibid.*, p. 76.

and it required but the common feelings of humanity to become in that moment a citizen of the world<sup>49</sup>.

Ainsi, « though but a sojourner in their land<sup>50</sup> », la voyageuse s'associe en amie à la joie qu'elle présente comme générale<sup>51</sup>. C'est à l'adoption d'une telle disposition d'esprit et de cœur que vise le dispositif de la correspondance amicale. L'ensemble de l'ouvrage est même travaillé par la question de l'amitié qui se révèle centrale. En effet, se défendant de la moindre disposition pour la chose politique<sup>52</sup> (par conformité aux normes de genre de son époque ? dans une volonté de renforcer la dimension émotive et affective de ses propos ?), la voyageuse explique que sa défense du nouveau régime politique tient à la fin de l'arbitraire absolutiste qu'il signifie très concrètement pour les amis français dont elle a fait la connaissance lors de leur exil sur le sol anglais. L'insertion aux accents très romanesques<sup>53</sup> de l'histoire des du F\*\*\* sert ainsi à illustrer les méfaits de la tyrannie de l'ancien régime et l'équité du nouveau système qui les rétablit dans leurs droits et leur honneur, leur prospérité bénéficiant à l'ensemble de la communauté (on n'est pas loin, dans la lettre XXIII, de la peinture d'une utopie sociale). À l'issue du récit emboîté, la fiction de la correspondance amicale reprend de manière appuyée pour en orienter la réception :

I am glad you think that a friend's having been persecuted, imprisoned, maimed, and almost murdered under the antient government of France, is a good excuse for loving the revolution. What, indeed, but friendship, could have led my attention from the annals of imagination to the records of politics ; from the poetry to the prose of human life ? [...] nor could I be more convinced of the truth of any demonstration in Euclid, than I am, that, that system of politics must be the best, by which those I love are made happy<sup>54</sup>.

---

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 69 ; « Vous ne supposerez pas que je puisse être une spectatrice indifférente d'une pareille scène. Oh ! non, dans un pareil moment toute différence de pays était effacée de ma mémoire ; c'était le triomphe du genre humain que je voyais, c'était l'homme réclamant et établissant les plus nobles de ses droits, et il ne fallait qu'un sentiment ordinaire d'humanité pour devenir en cet instant citoyen du monde », *ibid.*, p. 16-17.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 73 ; « quoiqu'étrangère sur cette terre », *ibid.*, p. 23.

<sup>51</sup> « I too rejoiced in their happiness, joined the universal voice, and repeated with all my heart and soul, 'Vive la nation !' », *ibid.*, p. 73 ; « je me réjouis de la joie de ses habitants, je joignis ma voix à ce concert universel, et de tout mon cœur, de toute mon âme, je criai [sic] à l'unisson : vive, vive la nation ! », *ibid.*, p. 23.

<sup>52</sup> « My political creed is entirely an affair of heart ; for I have not been so absurd as to consult my head upon matters of which it is so incapable of judging », *ibid.*, p. 91 ; « Ma profession de foi politique est une affaire purement de cœur, il aurait été trop absurde de consulter ma tête sur des objets dont elle est aussi peu capable de juger sainement », *ibid.*, p. 71.

<sup>53</sup> Dans un commentaire de type métadiscursif, Williams qualifie de « romance » l'histoire insérée. M. A. Favret y voit un exemple de fiction sentimentale (*Romantic Correspondence, op. cit.*, p. 71).

<sup>54</sup> H. M. Williams, *Letters Written in France in the Summer 1790...*, *op. cit.*, p. 140 ; « J'apprends avec plaisir que vous convenez avec moi que ce n'est pas une mauvaise raison pour aimer la révolution de France, que d'avoir eu un ami persécuté, jetté [sic] dans les fers, mutilé et presque assassiné sous son ancien gouvernement.

Or, comme on l'apprend au fil de l'œuvre, c'est précisément cette amitié mise en récit – une amitié anglo-française –, qui est à l'origine du voyage en France de Williams puisque le couple du Fossé l'a invitée en Normandie en remerciement du soutien apporté pendant les années de malheur.

Les modèles de relations amicales franco-anglaises au sens large – induisant réceptivité, ouverture, compréhension, bienveillance, émulation positive – ne manquent pas dans l'œuvre. La référence à Stéphanie-Félicité de Genlis en fournit un exemple emblématique. Autrice d'*Adèle et Théodore ou Lettres sur l'éducation*<sup>55</sup> (1782), traité d'éducation empruntant la forme épistolaire qui prône notamment l'apprentissage des langues vivantes (dont l'anglais), l'écrivaine a été reçue en 1785 à Londres à la cour<sup>56</sup>, et a rencontré de nombreuses personnalités littéraires, dont Frances Burney et Edmund Burke. Williams consacre toute sa lettre V à la visite à Saint-Leu<sup>57</sup> qu'elle a rendue à celle qui lui a partiellement servi d'introductrice<sup>58</sup> au cours de son séjour en France et grâce à qui elle a pu visiter plusieurs propriétés du duc d'Orléans<sup>59</sup>, dont le Palais-Royal<sup>60</sup>. Elle retient en particulier que, dans le dispositif éducatif conçu par Genlis<sup>61</sup>, la princesse d'Orléans est élevée avec une

---

En effet, quel autre motif que l'amitié, aurait pu faire passer mon attention des annales de l'imagination à l'histoire de la politique et de la poésie à la prose de la vie humaine ? [...] Nulle proposition démontrée par Euclide ne me paraîtra jamais plus convaincante que cette vérité, que le meilleur système politique est celui qui procure le bonheur à ceux que j'aime », *Lettres écrites de France dans l'été de 1790...*, *op. cit.*, p. 178-179.

<sup>55</sup> Parue en 1782, cette œuvre fut traduite en anglais en 1783 et plusieurs fois réimprimée jusqu'en 1796.

<sup>56</sup> Mme de Genlis fut le « gouverneur » des enfants de la Maison d'Orléans (branche cadette de la Maison de France) et, en particulier, de celui qui devenait devenir, en 1830, Louis-Philippe I<sup>er</sup>, roi des Français. Elle a été la maîtresse du duc Louis-Philippe d'Orléans, cousin de Louis XVI et futur Philippe-Égalité. Anglophile, celui qui était un ami du prince de Galles (le futur George IV) fut guillotiné le 6 novembre 1793. D'abord favorable à la Révolution, Mme de Genlis s'effraya assez rapidement de la tournure des événements et se réfugia en Angleterre du 11 octobre 1791 au 20 novembre 1792. Après un bref retour à Paris, elle émigra en 1793 et ne revint en France qu'en 1800, après le coup d'État du 18 brumaire.

<sup>57</sup> Il s'agit de la propriété que le duc d'Orléans avait dédiée à l'éducation de ses enfants.

<sup>58</sup> Williams fut recommandée à Genlis par Edward Jerningham, comme elle le précise dans ses *Souvenirs de la Révolution française* (*op. cit.*, p. 70). Elle fut proche de son mari, M. de Sillery, marquis de Genlis, député girondin dont elle partagea la captivité à la prison du Luxembourg à l'automne 1793 (voir *Letters Containing a Sketch of the Politics of France*, 1795). Celui-ci fut guillotiné le 31 octobre 1793.

<sup>59</sup> Williams renvoie aussi à Genlis dans la lettre XIII du second volume de ses *Letters*. Ce fut en effet par son entremise qu'elle fut reçue au château du Raincy, propriété du duc d'Orléans, dont l'administrateur était un gentilhomme anglais. Elle fait allusion à un ouvrage récemment publié par Genlis (probablement *Leçons d'une gouvernante*, 1791), rendant ainsi hommage aux méthodes employées par l'écrivaine dans l'éducation des princes d'Orléans. Voir *Letters from France Containing New Anecdotes Relative to the French Revolution and the Present State of French Manners*, London, G. G. J. and J. Robinson, 1792, p. 92.

<sup>60</sup> Le Palais Royal était le point de ralliement des ennemis de la cour.

<sup>61</sup> Genlis avait recueilli deux pupilles anglaises pour favoriser la pratique de l'anglais chez ses élèves.

compagne anglaise<sup>62</sup>. Cette dernière, assure l'épistolière en clôturant sa lettre à l'aide d'une citation d'Oliver Goldsmith, est une excellente patriote qui fait l'honneur de son pays. Dans sa fonction d'intermédiaire culturelle<sup>63</sup>, Genlis n'est pas ici sans opérer comme un modèle ou un double de Williams<sup>64</sup>. Si, dans son incitation à se considérer en citoyenne du monde, l'autrice des *Letters* caresse l'idéal d'une amitié universelle entre les peuples, l'œuvre – dans sa macrostructure comme dans ses microstructures – traite surtout des relations interculturelles entre Angleterre et France et vise à rapprocher, faire se comprendre et s'appréhender en amies deux puissances européennes rivales, deux ennemis héréditaires qui entrent à nouveau en guerre à partir du 1<sup>er</sup> février 1793.

## Conclusion

Dispositif discursif qui induit la volonté d'adresse et de partage, la lettre est au XVIII<sup>e</sup> siècle une forme souple d'« expression efficace » qu'adoptent nombre d'écrivains pour diffuser « une pensée engagée<sup>65</sup> ». On se souvient, par exemple, de l'« arme philosophique<sup>66</sup> » que constituent les *Lettres anglaises* de Rousseau (1734) ou de la *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient* (1749) de Diderot. De Mme de Lambert à Mme de Genlis, les écrivaines recourent volontiers à la forme épistolaire pour traiter d'un sujet souvent considéré comme adapté à leur genre (*gender*), mais qui n'est pas dépourvu d'implications politiques : celui de l'éducation<sup>67</sup>. Williams ne fait

---

<sup>62</sup> La jeune fille dont Williams vante ici les mérites et la beauté est la fameuse Nancy Sims, renommée Pamela lors de son adoption. Elle devait épouser Lord Fitzgerald, patriote et rebelle Irlandais qu'elle rencontra par l'intermédiaire de John Hurford Stone, le futur compagnon de Williams.

<sup>63</sup> Notons que S.-F. de Genlis a entretenu une correspondance avec une Anglaise, Margaret Chinnery, qui a cherché à mettre en pratique les principes d'éducation énoncés dans *Adèle et Théodore*. Voir *The Unpublished Correspondence of Mme de Genlis and Related Documents in the Chinnery Family Papers*, ed. Denise Yim, Oxford, Voltaire Foundation, 2003.

<sup>64</sup> Les deux autrices devaient néanmoins se brouiller pendant la Terreur. Genlis accusa en effet l'homme d'affaires J. H. Stone, compagnon de Williams, de lui avoir volé l'argent destiné à libérer son époux lors de sa captivité à l'automne 1793 et d'avoir détruit certaines de ses œuvres. Genlis règle ses comptes sur ce point dans ses *Mémoires inédits de Madame la comtesse de Genlis sur le dix-huitième siècle et la Révolution française depuis 1756 jusqu'à nos jours*, t. 4, Paris, Ladvocat, 1825, p. 161-162 et t. 5, *ibid.*, p. 339. Williams lui répond à ce sujet dans ses *Souvenirs sur la Révolution française* en présentant sa propre version de l'affaire (*op. cit.*, p. 66-72).

<sup>65</sup> Marie-Claire Grassi, *Lire l'épistolaire* [1998], Paris, A. Colin, 2005, p. 28.

<sup>66</sup> *Ibid.*

<sup>67</sup> Écrites entre 1737 et 1768, publiées en 1774, les *Letters to His Son on the Art of Becoming a Man in the World and a Gentleman* de Lord Chesterfield sont néanmoins souvent données en modèle du genre.

pas exception, son écriture engagée de la Révolution nécessitant dans un premier temps le dispositif rhétorique de l'épistolarité, et plus précisément celui de l'épistolarité amicale. En effet, l'amitié, valeur déterminante dans sa biographie – c'est une amitié anglo-française qui est à l'origine du voyage sur le continent, de la poursuite et de l'affermissement de la formation politique –, est un motif central des *Letters* auxquelles il offre un cadre structurant, qui justifie une pratique historiographique bienveillante et empathique<sup>68</sup>. Par le biais du dispositif de la correspondance amicale, le destinataire anglais est intégré dans une communauté transnationale<sup>69</sup> ; il est ainsi invité à adopter les idéaux de fraternité et de citoyenneté universelles prônés par les Britanniques radicaux qui se manifestent à Paris dès 1790 par la publication d'un journal anglophone comme *The Universal Patriot*, puis par les réunions du British Club en 1792<sup>70</sup>.

Reconfigurant lettres familières et viatiques en faisant jouer de multiples pôles – privé/public, féminin/masculin, sentiment/raison, fiction/diction, histoire minuscule et Histoire majuscule –, Williams contribue indéniablement à un « élargissement des champs d'horizons » et des « territoires d'écriture<sup>71</sup> » des lettres de femmes. La réception très favorable réservée à son ouvrage<sup>72</sup> lui permet de s'autonomiser en tant que femme-écrivain sur la scène publique. Dans les sept volumes ultérieurs de lettres dans lesquelles elle poursuit, en première personne, son écriture engagée de la Révolution à l'intention de ses compatriotes, l'autrice renonce à la fiction de l'amitié épistolaire entre femmes du premier volume pour adopter le « Dear Sir »<sup>73</sup>, adresse conventionnelle retenue dans nombre de lettres d'hommes à

---

<sup>68</sup> Voir D. Kennedy, « Benevolent Historian : Helen Maria Williams and Her British Readers », in Adriana Craciun and Kari Lokke, *Rebellious Hearts : British Women Writers and the French Revolution*, Albany, State University of New York Press, 2001.

<sup>69</sup> Voir A. Culley, *British Women's Life Writing*, *op. cit.*, p. 160.

<sup>70</sup> Williams a fréquenté les membres du British Club ("The Friends of the Rights of Man, associated in Paris") qui se réunissaient à l'Hôtel White sous la présidence de J. H. Stone. Un toast fut même rendu en son honneur lors de la fête du 18 novembre 1792 qui célébrait la victoire des troupes du général Dumouriez sur l'armée prussienne. Voir D. Kennedy, *H. M. Williams and the Age of Revolution*, *op. cit.*, p. 91-92 et Diana Cooper-Richet, *La France anglaise de la Révolution à nos jours*, Paris, Fayard, 2018, p. 21-24.

<sup>71</sup> Brigitte Diaz, « Avant-propos », in B. Diaz et J. Siess (dir.), *L'Épistolaire au féminin*, *op. cit.*, p. 10.

<sup>72</sup> Voir l'apparat critique de *Letters Written in France in the Summer 1790...*, *op. cit.*, p. 213-220.

<sup>73</sup> L'adresse « Dear Sir » apparaît à partir du vol. 3 (1793) des *Letters* et ouvre invariablement les volumes 4 à 8. Le vol. 2 de la première série (1792) feint un enchaînement direct avec le volume précédent (« I again take up my pen to write to you at the Château of M. du F\*\*\* [...] »), mais sans mobiliser explicitement le cadre de la correspondance amicale entre femmes. Le volume 4 ne présente aucun protocole d'ouverture épistolaire. Les t. 1

visée politique, comme chez Edmund Burke (*Reflections on the Revolution in France...*), par exemple. On peut formuler l'hypothèse que, une fois Williams reconnue en tant que témoin crédible des événements historiques survenus à Paris et comme intermédiaire culturelle entre la France et l'Angleterre, il lui est désormais loisible de se passer d'un cadre de communication connotant la féminité et d'opter, dans sa pratique épistolaire, pour d'autres expérimentations formelles<sup>74</sup> afin d'affirmer son autorité d'écriture. L'écrivaine a en effet partagé avec Mary Wollstonecraft la ferme conscience de contribuer, par ses œuvres, à un débat franco-anglais, voire international, portant sur des événements historiques majeurs préfigurant une nouvelle ère politique en Europe.

---

et 2 de la seconde série (qu'on peut aussi désigner par vol. 4 et 5) des *Letters* réinscrit le cadre d'une correspondance, mais il est bien spécifié que l'épistolière s'adresse désormais à un correspondant homme (« My Dear Sir », ou « My Sir »). Les 7 vol. qui suivent le t. 1 qui a ici retenu notre attention ne sont pas publiés à Londres chez T. Cadell, mais chez G. G. J. et J. Robinson.

<sup>74</sup> Mary Favret (*Romantic Correspondence, op. cit.*, p. 86-95) montre comment, dans les séries suivantes, la fiction de la lettre se réinvente à travers d'autres moyens : polyphonie, voix collective, auctorialité multiple.